

Note à l'attention de M. GENY,
Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences d'Outre-mer

Il y a cent ans, le Prix Goncourt était attribué à un écrivain antillais de 36 ans, René MARAN, pour BATOUALA, qu'il avait sous-titré « véritable roman nègre ».

A l'époque, le mot « nègre » n'était pas insultant. On allait voir la « revue nègre » et ce roman « nègre » racontait l'histoire d'un chef de tribu de l'Oubangui, Batouala, de son épouse volage Yassigui'ndja et de son amant Bissibi'ngui.

L'auteur connaissait bien la brousse qu'il décrivait puisqu'il était lui-même un fonctionnaire colonial français en poste dans le territoire de l'Oubangui-Chari.

En 1914, René Maran, déjà en poste en Oubangui, avait voulu rentrer en Métropole pour se battre sur le front. Mais l'Administration l'avait maintenu sur place pour les besoins du service. C'est alors qu'il a composé ce roman.

Le Prix Goncourt lui fut attribué grâce à la voix prépondérante du Président du Jury.

C'est que le roman est précédé d'une préface qu'on ne lit pas sans frémir.

Maran y dénonce avec une ironie mordante et une profonde indignation la dépopulation du pays par abus d'exploitation : « dans tel village de l'Ouham, en 1918, on ne comptait plus que 1080 individus sur les 10.000 qu'on avait recensé sept ans auparavant ». Et de dénoncer « civilisations, orgueil des européens et leurs charniers d'innocents...tu bâtis ton royaume sur des cadavres... ».

Antifrançais, Maran ? Pas du tout. Il aime la France pour laquelle il a voulu combattre en 1914. Mais il a une haute idée de la France qu'il incarne en brousse et il s'indigne de la médiocrité de beaucoup de ceux qui la représentent en Afrique : « la large vie coloniale, si l'on pouvait savoir de quelle quotidienne bassesse elle est faite, on en parlerait moins ». Alcool, asthénie morale, anémie intellectuelle : les mots sont durs mais Maran en appelle aux écrivains de France « honneur du pays qui m'a tout donné ».

On comprend que ce livre ait provoqué des réactions. Mais l'appel sera entendu et c'est le plus prestigieux écrivain français de l'époque, André Gide, qui tiendra à partir lui-même enquêter en AEF et en ramènera deux livres témoignage : « le voyage au Congo » et « le retour du Tchad ».

En 1924, Maran avait quitté l'administration coloniale. Il s'était installé à Paris et marié. Il poursuivit jusqu'à sa mort en 1960 une carrière d'écrivain et de biographe : « les pionniers de l'Empire (1943, 1946, 1955), « Livingstone » (1938), « Savorgnan de Brazza » (1951) et aussi celle de son ami antillais Félix Eboué (1957).

Sollicité par les allemands en 1943, il avait pris le risque de refuser toute collaboration avec eux et s'était rapproché après la guerre de Présence Africaine et de Léopold Sedar Senghor qui verra en lui un des pères de la négritude.

Cette année, cent ans après l'antillais Maran, un écrivain sénégalais, Mohamed Mbougar Sarr obtient à son tour le prix Goncourt pour « la plus secrète mémoire des hommes » où il s'interroge sur l'œuvre d'écrivains noirs de langue française, Ouologuem, Kourouma...

Le choix de l'Académie Goncourt, cette fois, s'est fait à l'unanimité. C'est un choix heureux. Il nous donne aussi l'envie de relire René Maran qui le précéda il y a un siècle, obtint en 1950 le Prix de la Mer et de l'Outre-mer et aurait eu toute sa place au sein de notre Académie.

Jacques Legendre, novembre 2021